

De la bioéthique à l'anthropoéthique

Correspondance

A. de Broca,
à l'adresse ci-contre.
e-mail : Debroca.alain@chu-amiens.fr

A. de Broca

Coordonnateur Espace éthique Picardie, CHU, 80054 Amiens Cedex 1

Résumé

Pourquoi parlons-nous tant d'éthique aujourd'hui ? La place de l'homme, la place de l'humain dans l'homme seraient-elles en danger pour devoir souligner que désormais tous se préoccupent de lui rendre une juste place dans ce XXI^e siècle biologique et technologique qui pourtant apporte tant de possibilités nouvelles ? Les progrès techniques sont effectivement tels que la réflexion philosophique sur l'humain, cet anthropos, est à reprendre, à réactiver voire à ré-animer. L'article montre que cette réflexion existe depuis que l'homme se sent homme mais que celle-ci est à renouveler sans cesse en ce temps où la *technoscience* se voudrait prépondérante et totalitaire. Plus que de bioéthique, il est plus juste de parler d'*anthropoéthique* pour replacer l'homme au centre de cette réflexion. Enfin, mieux promouvoir cette réflexion demande que chacun puisse se sentir accueilli dans un espace où il aura capacité de discernement, de discussion, d'écoute et de formulations de propositions. C'est ce que pourraient être les espaces éthiques que la loi française bioéthique (08/2004) a proposé de mettre en place dans chaque région.

Mots-clés : anthropoéthique - bioéthique institutionnalisation - espace éthique - pluridisciplinarité - technoscience

Summary

From bioethic to anthropoethics

A de Broca. *Ethique & Santé* 2007; 4: 41-43

Why is ethics such a timely topic? Is humanity, the humanity of the human being, in such danger that it is becoming crucial to recall its central role in the advances proposed by perspectives in biology and technology? Technical progress has indeed affected man's philosophical awareness, this anthropos in need of reactivation. In this article we show that this discussion has been going on since the origin of human awareness but has become particularly acute with the perspective of technoscientific predominance and dictatorship. More than bioethics, it would be better to speak of anthropoethics, placing the human being at the center of discussion. Finally, promoting such reflection requires a capacity for discernment, discussion, and exchange of formulations and propositions. This capacity might arise from the new French legislation on bioethics (August 2004) which has proposed specific ethical institutions for each region.

Key words: anthropoethics - institutionalized bioethics - ethical capacity - pluridisciplinarity - technoscience

La place de l'homme
depuis 3 500 ans

Depuis 3500 ans, les hommes ont écrit des récits, des contes, des mythes, des odes, des légendes qui soulignent la question de l'homme sur l'homme. Quelle place a-t-il dans son univers, que l'univers soit réduit à une terre plate ou une terre au sein de multiples univers ?

La question est rémanente mais reste toujours sans réponse formelle. Certains ont tout tenté, chacun à leur manière, pour montrer leurs compétences et surtout leur savoir afin de sortir de cette impasse comme le souligne dès le début de la pensée écrite, Icare, Prométhée [1] ou la tour de Babel [2]. Plus tard, les sophistes ont montré une forme de désintérêt au monde sensible pour trouver une réponse.

Depuis 2500 ans, d'autres ont tenté de proposer des attitudes humanisantes car pleines d'humanité face à la souffrance de soi et la souffrance de l'autre. Hésiode et Hippocrate [3] ont probablement donné les premiers cours d'anthropologie, c'est-à-dire osé demander à leurs compatriotes d'avoir ce regard bienveillant sur l'homme souffrant non seulement physiquement, mais aussi psychologiquement et spirituellement.

Socrate, Platon [4], Aristote [5] ont ensuite donné de la voix pour aider à comprendre que les hommes dans leur pauvreté étaient source de lumière, pouvait s'aider mutuellement à accoucher de leurs propres ressources, non pas afin de s'en servir comme d'un pouvoir mais bien dans la visée de mieux se connaître, naître à soi-même. Aristote avec ses condisciples, dans cette recherche de la sagesse, se disputait (au sens de la *disputatio* médiévale) autour du péristyle, entre hommes de bonnes volontés, toujours prêts à confronter leurs arguments en se demandant comment le doute pouvait faire naître de l'être.

En ces temps anciens, l'homme ne remettait pas en cause sa posture au sein du monde. Il naissait, seigneur, maître ou esclave. La communauté était primordiale et la recherche de l'être-à-soi, de l'être-aux-autres était comprise comme une recherche de sa place dans le monde au sein d'une communauté. Cette recherche existentielle n'était pas exempte de drame, de violence. Car l'homme est sauvage puisqu'il a une part de sauvagerie naturelle en lui. Si certains en doutaient, qu'ils relisent la Genèse [6] – Premier testament, qui dès ses premiers chapitres parle d'un meurtrier fratricide (Caïn tue son frère Abel).

Cette réalité anthropologique nous est constitutionnelle et n'a pas à être en soi reniée. L'humain porte donc cette violence destructrice en soi. En prendre conscience, c'est entrer dans le principe de réalité et c'est un préalable pour mieux avancer dans notre débat. Car à tout envers d'une médaille, il est possible de trouver sa face positive. La violence est en effet énergie. De ce fait, que nous soyons développementaliste ou psychanalyste, nous devons pouvoir accepter que cette énergie constitutionnelle donne aussi à pouvoir entrer dans une dynamique de développement, de renaissance et de travail de remédiation, de reconstruction, de liaison.

Sans énergie, qui pourrait avancer sur le chemin de la relation et de la communication, phénomène si dangereux puisque si risqué ?

Vivre, c'est aussi en notre temps considérer son humanité comme une singularité exemplaire qui ne se répétera pas. D'ailleurs qui croit réellement ou qui a envie de croire au phénomène de clonage de soi ? Ce sentiment de singularité est le fruit en occident de la relation que le Dieu des Juifs puis des Chrétiens a donné à réfléchir entre Lui et chaque être humain. Depuis 2000 ans, chaque être humain est déclaré par le Christ [7] comme un être unique, unique sous le regard de Dieu, son Père. Ce regard sur autrui et sur le prochain ainsi singularisé a permis à Saint Augustin quelques siècles plus tard, d'oser parler à la première personne et faire ainsi sortir l'homme de son groupe d'appartenance, de l'extraire de sa communauté au profit de lui-même, afin qu'il se sente directement concerné par son « souci de l'âme ».

Après une longue maturation des mentalités du moyen âge à cette période de la renaissance, Descartes [8] doute et souligne que Dieu n'y peut rien et que ce doute lui donne des droits. Kant [9] insiste sur la possibilité de chacun à se donner sa loi. Il nomme ce principe, le principe « autonomie de la raison », et veut convaincre chacun de son droit à vivre selon sa propre pensée... si celle-ci est universalisable, n'oublie-t-il cependant pas de rappeler !

Depuis cette période, le « souci de l'âme » n'a plus le même sens. Et certains ne considèrent plus que seul compte le souci de soi.

La cruauté instinctuelle, la sauvagerie naturelle sont mises à la disposition de ses propres désirs, désirs de biens, désirs de bons, désirs de beau. Cette débauche d'énergie est certes parfois mise à la disposition de tous, au profit de tous. Mais elle est bien souvent déversément d'énergie pour un soi, avec une soif d'avoir, un désir de développement en termes de domination. Comment ne pas tomber dans la barbarie et quelles garanties nous donnons-nous pour l'éviter, nous rappelle H. Arendt [10] face aux horreurs des médecins nazis qui osaient dire pour se dédouaner de leurs actes : « les incurables ont droit à une mort miséricordieuse ! » ?

Actuellement, les chercheurs et savants sont amenés non plus à penser connaissance pour la connaissance ou admiration de la connaissance, mais savoir pour pouvoir.

Actuellement, les chercheurs et savants sont amenés non plus à penser connaissance pour la connaissance ou admiration de la connaissance, mais savoir pour pouvoir [11]. Au mieux, l'intelligence de chacun, nommée par certains leur « force », est mise à la disposition d'autrui afin de les rassembler pour en faire une *Force* [12]. Cette puissance en commun devrait servir la communauté alors que pourtant elle ne sert plus que la technique elle-même ou la connaissance de la technique afin de dominer toujours plus la nature. Comment

ne pas voir en cette *Force* une sorte de nouvel ordre métaphysique ? La *Force* parle au nom d'elle-même et détruit tout sur son passage. La science pour la science, la technique pour la technique ! [11]. Où est l'homme en tout cela ? Quel mystère recèle-t-il encore pour que chacun se sente « une extraordinaire » au milieu d'autrui ? Le mystère de l'homme ne serait-il plus qu'un terrain de recherches dont l'intérêt ne résiderait que par la possibilité d'en trouver des brevets au profit de lobbies financiers ?

Aujourd'hui, l'homme face aux questions existentielles

Aujourd'hui, la question du sens de l'humain est cruciale. Face à une telle dynamique qui dévaste tant l'homme d'aujourd'hui [13] mais aussi l'homme de demain [14], que peut réellement peser la recherche de l'homme sur l'homme quand le sentiment d'amortalité [15] envahit la recherche même médicale et résonne aux oreilles de nos contemporains ? Si personne ne peut se plaindre de la formidable amélioration de la qualité de vie de l'homme, il ne faut pas ouvrir grand les yeux pour voir que cette amélioration substantielle est réservée à un bien petit nombre de personnes, toujours plus riches. Ces soins et ces recherches toujours plus importantes pour une si petite population mondiale tendent au contraire à élargir le fossé et augmenter les disparités entre tous, même dans un pays aussi riche que la France [16]. À qui profitent donc ces recherches qui ne semblent pas servir le mieux vivre de chacun au milieu de tous ? Ces recherches pour l'amélioration des soins semblent bien souvent au contraire être poursuivies avec le désir secret d'une immortalité, en repoussant à un « jamais » la mort de soi, sans s'apercevoir que parfois ces recherches sont réalisées au détriment d'autrui (essais de vaccins en Afrique avant de les utiliser en occident, utilisation d'un embryon pour son profit par exemple) ! Pourtant, cette course en avant vers l'amortalité n'est qu'illusion [17] puisque la vie n'est que phases de développements successifs et donc déjà deuils de soi successifs. La vie et la

mort sont deux facettes d'une même pièce. L'humain dans sa spécificité temporelle et spatiale ne peut pourtant pas accéder à ce statut mythique. Les découvertes biologiques le soulignent désormais [18]. Si Levinas [19, 20] et Ricœur [21] sont nos actuels derniers *accoucheurs* de cette réflexion, seront-ils entendus dans ce cortège de sciences rationalistes et individualistes ?

De l'éthique

Toutes ces tensions sont évidemment au centre de toute relation entre une personne soignée et un soignant, notamment quand la vie et la mort sont en jeu. Les dilemmes vécus amènent à de véritables apories (cul-de-sac dans lequel est placée la pensée) et à vivre des situations tragiques (absence de bonne solution). Vivre ensemble ces situations impose de prendre un temps de suspension, de recul pour donner du sens à la décision qui sera prise. Devant les difficultés éthiques liées à la recherche sur la personne humaine certains ont parlé de bioéthique pour souligner que l'homme devait ne pas devenir un simple moyen de la recherche mais bien une fin en soi. Dans le contexte du soin plus général, nombreux sommes-nous à parler désormais d'éthique clinique ou d'éthique médicale pour mieux souligner l'importance de mettre effectivement l'humain au centre de nos pratiques et qu'il reste dans sa singularité au sein d'une communauté la finalité de toute décision. Mais si chaque situation entre deux personnes est unique, si chaque décision thérapeutique ou de soin est spécifique au contexte social, médical, technique, il n'empêche que ces temps de réflexion doivent pouvoir être organisés dans le temps de travail, dans les lieux mêmes où sont les malades (hôpital, cabinet privé, association). Comment permettre que de telles réunions éthiques existent si rien n'est quelque peu formalisé afin de pouvoir les organiser dans le temps de chacun ? Faut-il donc institutionnaliser l'éthique clinique ou sa pratique, pouvons-nous nous demander ?

Institutionnaliser l'éthique, institutionnaliser cet art de la compréhension

de notre humanité, et donc de notre place dans notre finitude, doit permettre de mettre en place une instance ouverte où chacun aura la capacité de mieux comprendre les enjeux de la pensée de l'homme pour l'homme, une instance où chacun peut apporter sa part de connaissance sur soi et sur autrui au travers de débats, de discussions. Tout homme doit y être invité au titre d'expert en humanité sans *a priori*. Ainsi pourrions-nous sortir du mensonge dans lesquels certains voudraient nous amener en nous promettant monts et merveilles grâce à eux, grâce à leurs seules lumières.

Ne pas vouloir une telle instance et une telle organisation pour en permettre sa pérennisation, c'est laisser la technocratie [22] envahir un peu plus nos sphères politiques et nos lieux pratiques de soin, et c'est peu ou prou tomber dans le piège de la *Force*.

**L'éthique,
qui est un art ouvrant
sur le respect de l'homme
pour l'homme,
n'est pas une bioéthique
mais bien
une « anthropoéthique ».**

Institutionnaliser l'éthique au sein du monde du soin ne doit pas être synonyme d'enfermement mais être compris comme une mise à disposition d'une « salle d'accouchement [23] » où chacun pourra parler *anthropos* et *ethos*. Institutionnaliser, c'est vouloir se donner une société qui met en place des outils afin de donner les moyens à toute personne dans le domaine de la santé, depuis le début de ses études jusqu'à son lieu de travail le plus éloigné, de sortir de sa toute puissance. L'éthique, qui est un art ouvrant sur le respect de l'homme pour l'homme, n'est pas une bioéthique mais bien une « **anthropoéthique** ». L'homme malade avec tous ses liens, aussi fragile et vulnérable soit-il, avec l'aide du soignant va pouvoir aussi bien penser « souci de qualité de vie » que « souci de l'âme » sans craindre de n'être devenu qu'objet de soin.

L'anthropoéthique n'est pas à inventer, puisqu'elle est notre héritage, mais bien à ré-animer au quotidien,

au sein du plus petit soin comme au sein des grandes discussions macro-économiques dans les choix de la planète.

Références

1. Commelin P. La mythologie grecque et romaine. Pocket, 1994, 526 p.
2. Genèse, 11: 9.
3. Célis R. L'éthique médicale à l'épreuve de la sagesse hippocratique. Éthique & Santé, Paris, Masson, 2006, 1 : 8-17.
4. Platon. Le mythe de la caverne. In : La république, livre VII, 514a-517a, Paris, Flammarion, coll. GF, 2002, pp. 358-62.
5. Aristote. Éthique à Nicomaque. Paris, GF, Flammarion, 2001, 43.
6. Genèse, 4.
7. Bible de Jérusalem, Second testament.
8. Descartes R. Méditations métaphysiques. Paris, Flammarion, GF 328, 512 p.
9. Kant E. Fondements de la métaphysique des mœurs. Livre de Poche, 4622.
10. Arendt H. Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal. Paris, Gallimard, Folio, 1966.
11. Folscheid D, Le Feuillet - Le Mintier B, Mattéi J-F. La tekne - Heidegger. In : Philosophie, éthique et droit de la médecine. Paris, PUF, Thémis/philosophie, 1997, p : 117-25.
12. Bousquie A. Le rapport Lugano, Lettre aux communautés, Mission de France, Mai 2006, p : 66-72.
13. George S. Le rapport Lugano. Fayard, 2000, 362 p.
14. Jonas H. Le principe responsabilité. Paris, Flammarion, Champs, 402, 450 p.
15. Morin E. L'homme et la mort. Paris, Seuil, coll. Points, 1976 (1951).
16. Trugeon A, Fontaine D, Lémyer B. FNOR, Inégalités socio-sanitaires en France, de la région au canton. Paris, Masson Abrégés, 2006, 176 p.
17. De Broca A. Le développement de l'enfant. Paris, Masson, 2005, p : 2.
18. Ameisen J.-C. Dans l'oubli de nos métamorphoses. In Lenoir F., de Tonnac J.-P., La mort et l'immortalité, Encyclopédie des savoirs et des croyances. Paris, Bayard, 2004, p : 1468-82.
19. Levinas E. Éthique et Infini. Paris, Poche, Biblio/Essais, 4018.
20. Levinas E. Autrement qu'être ou au-delà de l'essence. Paris, Poche, Biblio/Essais, 4121.
21. Ricœur P. Soi-même comme un autre. Paris, Seuil, Points, 1990, 330.
22. de Broca A. Les enfants en soins palliatifs. Paris, L'harmattan, 2005 :129.
23. Platon. Théétète. trad. M. Narcy, Paris, GF Flammarion, 493.